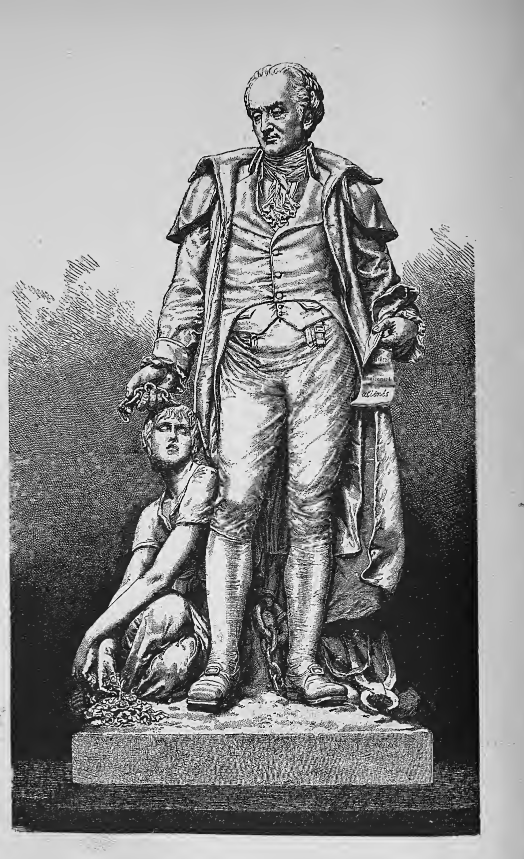
10

# INAUGURATION

DE LA

# STATUE DE PHILIPPE PINEL


aliénés

101

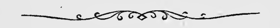
# INAUGURATION

DE LA

# STATUE DE PHILIPPE PINEL

## SUR LA PLACE DE LA SALPÊTRIÈRE

**Le 13 Juillet 1885.**



PARIS

IMPRIMERIE G. ROUGIER ET Cie

1, RUE CASSETTE, 1

—

1885

# INAUGURATION

DE LA

# STATUE DE PHILIPPE PINEL

Honorer ses morts illustres, est bien ; — consacrer leur mémoire par un signe durable, est mieux encore.

Ainsi a voulu faire la Société médico-psychologique de Paris pour Pinel. N'écoutant que les inspirations de son respect, elle a, au prix de mille efforts, triomphé de tous les obstacles, elle a éveillé de généreuses sympathies, elle a trouvé non plus seulement autour d'elle, mais auprès de l'Etat, auprès des corps élus de la Ville de Paris, à l'étranger comme en France, le concours qu'il lui fallait pour mener à bien sa difficile entreprise. — Elle a réussi.

Après une longue attente elle a pu, enfin, inaugurer la statue de Pinel sur la place de la Salpêtrière.

Rien n'aura manqué pour donner à cette manifestation tout l'éclat qu'elle comportait ; le choix de la date, le

13 juillet, la rattachait à notre fête nationale; la présence du Préfet de la Seine et du Préfet de police, des Présidents du Conseil municipal et du Conseil général, des délégués du Ministre de l'intérieur, du Ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, de l'Institut, de l'Académie de médecine, du Directeur de l'administration générale de l'assistance publique, des représentants de la Presse, etc., donnait à cette solennité un caractère d'imposante grandeur. Ce n'était plus seulement une société savante glorifiant l'un des siens; c'était un hommage public rendu à un grand citoyen, dont le caractère, la dignité de la vie, les services à l'humanité, à la patrie, venaient, aux acclamations de tous, recevoir la récompense la plus haute comme la mieux méritée.

L'œuvre magistrale de M. Ludovic Durand n'est plus à louer. Il s'est merveilleusement inspiré d'une touchante légende ; Pinel debout, la tête légèrement inclinée, regarde une aliénée assise à ses pieds. — La malade dont il a brisé les chaînes semble lui offrir des fleurs ; dans cette composition largement traitée, mais simple et douce, les sentiments et l'idée sont exprimés dans un harmonieux ensemble, avec un charme pénétrant. La Science et la Charité complètent le groupe ; adossées aux faces latérales du piédestal, elles symbolisent la mission de Pinel et la révèlent sous son double aspect, humanitaire et scientifique.

La Société médico-psychologique était là: son Président M. le Dr Dagonet, ayant à ses côtés M. le Préfet de la Seine et M. le Président du Conseil municipal, porta le premier la parole en son nom. C'était à lui qu'il appartenait de saluer les descendants de Pinel, MM. Honoré et Charles Pinel, et leurs familles, les hommes éminents qui avaient répondu à notre appel, de dire ce que la Société médico-psychologique avait voulu faire. Avec un sentiment de légitime fierté, il pouvait, enfin, montrer la statue « d'un grand et illustre citoyen » élevée par nos soins ; pieux hommage

destiné à perpétuer le souvenir d'un homme de bien, celui de la respectueuse admiration de la Société savante, gardienne fidèle de ses principes, de sa doctrine.

Messieurs,

La Société médico-psychologique de Paris vient aujourd'hui inaugurer la statue d'un grand et illustre citoyen, le docteur Philippe Pinel.

Elle rend ce public et solennel hommage à l'homme généreux qui, tirant de la barbarie la science de l'aliénation mentale, a fait à tout jamais disparaître les traitements inhumains infligés pendant plusieurs siècles à des infortunés que l'on ne croyait pas alors pouvoir considérer comme des malades. Elle honore l'homme érudit qui, pour réaliser une telle réforme, a pris pour guide naturel l'esprit scientifique d'observation.

L'auteur de cette œuvre artistique remarquable, M. Ludovic Durand, a été bien inspiré en plaçant aux côtés de Pinel la science et la bienfaisance, ces deux grandes forces mises au service de l'humanité.

La science dont nous admirons les incessants progrès et les merveilleux effets, la bienfaisance qui soulage les souffrances de la maladie et de la misère, font des miracles lorsqu'elles unissent leurs efforts. Pinel a su les unir; cœur rempli de l'amour du bien et de ses semblables, esprit scientifique convaincu, il a eu le courage de combattre les idées déplorables d'un passé séculaire ; il a brisé les chaînes des aliénés, ouvert leurs cachots.

C'est pourquoi nous devons le considérer comme un bienfaiteur de l'humanité.

Je n'ai pas, Messieurs, à énumérer les travaux, à exposer les titres scientifiques de cet illustre médecin, cette tâche est réservée au secrétaire général de notre société, M. le docteur Ritti.

M. Legrand du Saulle, le trésorier de notre Comité de souscription, vous fera connaître par quels efforts on est parvenu à réunir la somme nécessaire pour l'érection de la statue de Pinel.

Notre éminent collègue, M. Baillarger, le président de ce comité, nous exprime ses regrets de ne pouvoir se joindre à nous pour honorer la mémoire du savant illustre qui a tant contribué à l'amélioration du sort des aliénés.

Au nom de la Société médico-psychologique, je remets la statue de Philippe Pinel à la ville de Paris.

Notre Société a voulu que ce don fût fait, d'une manière solennelle, comme un témoignage public de son admiration pour le savant, pour l'homme de bien, et comme la consécration des sentiments généreux et des convictions ardentes qui ont honoré notre pays, notre première République, et qui transmettront aux générations à venir un nom glorieux et impérissable. (*Applaudissements.*)

M. le Dr. Robinet, vice-Président du Conseil municipal, avait toute qualité pour parler de l'œuvre de Pinel ; à Paris, le Conseil municipal et le Conseil général ont à pourvoir au budget, à l'administration des asiles d'aliénés, à la tutelle même des malheureux hôtes de ces demeures.

Il pouvait mettre avec orgueil en parallèle, ce qu'étaient autrefois la Salpêtrière et Bicêtre, ce que sont devenus depuis, les asiles du département de la Seine. Dans cette page émouvante, M. Robinet a rappelé de douloureux détails ; et c'est avec un sentiment plus vif encore de reconnaissance que nos regards s'élevaient sur Pinel, le grand réformateur d'un système odieux.

Messieurs,

Au nom du Conseil municipal de Paris, je remercie le Président de la Société médico-psychologique, M. le docteur Dagonet, des paroles qu'il vient de prononcer.

Au nom de la ville de Paris, je remercie tous ceux qui ont eu la pensée généreuse d'élever cette statue à l'un des savants les plus éminents, à l'un des hommes les plus dignes et les meilleurs qui aient jamais existé.

Messieurs, je laisse à d'autres plus compétents le soin de retracer la vie si bien remplie et les travaux scientifiques si importants accomplis par Pinel. Permettez-moi seulement, comme représentant de la municipalité parisienne et du Conseil général de la Seine, de ces deux corps à qui incombe la gestion et la tutelle des aliénés, permettez-moi, dis-je, sur cette place publique, devant ces vieux bâtiments de la Salpêtrière, de jeter un rapide coup d'œil sur le passé, de voir ce qu'étaient nos malheureux malades avant Pinel, ce qu'il a fait pour eux et ce qu'ils sont aujourd'hui.

« A Bicêtre, à la Salpêtrière, dit Pariset dans son éloge de Pinel, le vice, le crime, le malheur, les infirmités, les maladies les plus dégoûtantes et les plus disparates, tout était confondu comme les services. Les bâtiments étaient inhabitables. Les hommes y croupissaient couverts de fange, dans des loges toutes de pierre, étroites, froides, humides, privées d'air et de jour et meublées seulement d'un lit de paille, que l'on renouvelait rarement, et qui bientôt devenait infect : repaires affreux où l'on se ferait scrupule de placer les plus vils animaux.

« Les aliénés que l'on jetait dans ces cloaques étaient à la merci de leurs infirmiers, et ces infirmiers étaient des malfaiteurs que l'on tirait de la prison. Les malheureux malades étaient chargés de chaînes et garrottés comme des forçats. Ainsi livrés sans défense à la brutalité de leurs gardiens, ils étaient l'objet des plus cruels traitements, qui leur arrachaient jour et nuit des cris et des hurlements que rendait encore plus effrayant le bruit de leurs chaînes... Les femmes étaient enchaînées quelquefois toutes nues dans des loges presque souterraines, et pires que des cachots. A l'époque des crues de la Seine, ces cachots étaient

envahis par les rats qui se jetaient la nuit sur ces malheureuses et les rongeaient partout où ils pouvaient les atteindre. A la visite du matin, on en trouvait dont les pieds étaient dévorés par ces animaux, elles succombaient souvent. Aussi, blessées de toutes parts, leur cœur ulcéré ne respirait que vengeance et, dans l'ivresse de haine qui les emportait, elles ne cherchaient, comme des bacchantes, qu'à déchirer leurs filles de service ou à se déchirer entre elles. »

Et dans quelle atmosphère, Messieurs, dans quel cadre hideux se plaçait cet enfer? C'était dans un milieu au moins aussi épouvantable, dans cet hospice-Bastille qui était la Salpêtrière, là où se trouvaient enfermées pêle-mêle à côté des aliénées toutes les misères sociales de l'époque, les infirmes, les malades, les prostituées.

Quel phénomène plus terrible que ce qu'on nommait alors *la plainte de l'hôpital*?

« Parfois, dit un auteur du temps, au milieu du silence de la nuit, les habitants des quartiers Saint-Marcel et Saint-Victor entendent s'élever une clameur, une sorte de gémissement sauvage, qui se répète à intervalles réguliers : c'est la plainte de l'hôpital!

« Comprimé, refoulé, ce flot de rancunes et de haines qui inonde le cœur de toutes ces malheureuses, monte lentement; à un moment il déborde; elles ont convenu une révolte, et toutes, au nombre de plusieurs mille, en même temps, au même signal, poussent des hurlements épouvantables. Ce cri d'alarme qui se propage à près d'une lieue, produit un saisissement horrible. »

Notre grande Révolution arrive enfin, avec son cortège d'idées réformatrices et humanitaires. En 1792, les trois administrateurs des hospices, représentants de la commune de Paris, Thouret, Cousin et l'illustre Cabanis, tous trois amis de Pinel, jugèrent qu'il était le seul homme de Paris

et même de la France qui fût en état de remédier à tant de maux.

Quel homme, en effet, était mieux préparé pour les réformes qu'il avait à accomplir ?

D'un tempérament dont la bonté était le caractère essentiel, imbu du sentiment social à un haut degré, Pinel avait reçu une puissante éducation scientifique et notamment celle qui est la base de toutes, une éducation mathématique très étendue.

Esprit profondément émancipé, il était intimement mêlé au grand mouvement philosophique du dix-huitième siècle; il avait été l'un des hôtes assidus du salon d'Helvétius ; en relation constante avec la plupart des encyclopédistes, il était en rapports intimes avec les savants et les philosophes les plus illustres, avec les Fourcroy, les Berthollet, les Cabanis, les Condorcet et tant d'autres.

Tel était l'homme à qui fut confiée la direction de Bicêtre, puis de la Salpêtrière.

Sous sa haute influence, tout changea bientôt de face.

A la contrainte, aux tortures usitées presque partout ailleurs, Pinel substitua des procédés où la justice était tempérée par la bonté. Plus de fers, plus de chaînes. Il laissait aux malades paisibles toute la plénitude de leur liberté.

Avec lui apparurent vis-à-vis des aliénés la pitié, les égards, les ménagements, la douceur, la justice.

Partout, il substitua l'ordre à la confusion, la règle au caprice et les saints devoirs de l'humanité aux honteux excès de la barbarie.

Telle fut, Messieurs, au point de vue spécial que j'ai envisagé, l'œuvre humanitaire de ce savant, bon entre tous.

L'œuvre de Pinel, et c'est là un de ses plus beaux titres, a trouvé des continuateurs. L'école de la Salpêtrière fait encore la gloire de la France, et elle compte ici de brillants représentants. Si, du côté des médecins, personne

n'a failli à sa tâche, d'un autre côté, nous pouvons le dire hautement, les pouvoirs départementaux et communaux, depuis plusieurs années, n'ont reculé devant aucune dépense, devant aucun sacrifice, pour l'amélioration du sort des aliénés. Espérons que les pouvoirs publics, par des modifications profondes au projet de loi actuellement en discussion, feront aussi leur devoir. Quant à la ville de Paris et au département de la Seine, je le répète, et c'est par là que je termine, ils sont prêts à introduire tous les perfectionnements qui seront réclamés. Ce sera là, Messieurs, le plus bel hommage que nous puissions rendre à la mémoire de Pinel, le bienfaiteur des aliénés.

Encore une fois, Messieurs, au nom du Conseil municipal, je remercie tous ceux qui ont eu la pensée généreuse d'élever cette statue et de l'offrir à la ville de Paris, je remercie tous les membres de la Société médico-psychologique et je remercie l'éminent sculpteur, M. Ludovic Durand, pour l'œuvre magistrale dont il a enrichi le patrimoine artistique de notre chère Cité.

Au nom de Paris, hommage et salut à la grande figure de Pinel ! (*Applaudissements.*)

M. le Préfet de la Seine, dans une allocution aussi fine que délicate, a remercié la Société médico-psychologique de sa généreuse initiative. Acceptant officiellement l'offre que nous faisions à la ville de Paris de la statue de de Pinel, le premier magistrat de la grande cité en a pris occasion pour saluer les médecins des grands asiles de la Seine, pour dire en quelle haute estime sont tenus leur dévouement et leur savoir. A notre tour, nous ne saurions nous montrer trop reconnaissants d'un éloge qui visait notre compagnie, que nous pouvions accepter avec un orgueil légitime.

Tout le monde, d'ailleurs, a eu sa part, dans ce discours, et par une inspiration des plus heureuses, au souvenir de

Pinel, M. le Préfet de la Seine a évoqué la mémoire de Pussin, « ce serviteur modeste » qui, lui aussi, à côté du maître, fut bon et dévoué pour les aliénés confiés à sa garde.

Messieurs,

M. le Président du Conseil municipal vous a adressé les remerciements des élus de la Cité pour le don gracieux que vous venez de faire à la ville de Paris. Je viens l'accepter officiellement en son nom et vous donner l'assurance que, comme il est bien reçu, il sera bien gardé.

Cette statue, élevée par vous à la mémoire de Pinel, ne consacrera pas seulement son souvenir ; elle rappellera, en même temps, que c'est grâce à l'initiative de la Société médico-psychologique, à sa persévérance, à sa générosité, que ce monument a pu être érigé. L'hommage rendu aux morts illustres honore aussi les vivants : l'estime qu'ils font du mérite et de la vertu d'autrui ramène, par un juste retour, la pensée sur leur propre mérite et l'on remarque, avec raison, que si Pinel a ouvert le chemin et donné l'exemple, il a trouvé parmi tant d'hommes distingués, dont les noms sont présents à tous les esprits, des continuateurs dignes de lui.

Votre Société a su les réunir presque tous dans ses rangs; elle a associé les efforts, doublé les bonnes volontés, recueilli dans ses annales des documents précieux, ouvert à chacun sa publicité, et, grâce à ses correspondants français et étrangers, concentré en un seul faisceau toutes les lumières que les travaux de ce siècle ont projetées sur cette terrible maladie qui laisse le mieux voir à la fois la grandeur et la misère de l'homme : l'aliénation mentale.

Vous ne pouviez mieux glorifier les idées qui inspirent votre apostolat qu'en élevant une statue à l'homme qui les a le premier personnifiées avec tant d'autorité; qu'en la

plaçant au seuil de ce grand établissement où, sous une direction active et vigilante, se sont accomplis de nos jours tant de progrès et où l'étude des maladies mentales compte tant d'éminents promoteurs.

A la Salpêtrière, comme à Bicêtre, c'est Pinel qui a été l'initiateur. L'intéressant tableau de Tony Robert-Fleury et cette belle statue le montrent délivrant les aliénés de leurs chaînes. Ce fut, en effet, partout où il a passé, son premier acte et il était significatif. En cessant de traiter l'aliéné comme une bête féroce que l'on renonçait à guérir, et qu'il suffisait de réduire, il lui a restitué sa dignité d'homme ; il a fait comprendre à tous, et spécialement à ses gardiens, qu'ils avaient devant eux simplement un malade dont l'affection n'était souvent que passagère, qui devait, plus encore que tout autre malade, être un objet d'égards, de soins diligents, et trouver, dans l'asile qui le recueillait, une protection à la fois ferme et bienveillante.

Telles sont les idées morales que ce monument doit surtout provoquer et enseigner. Pour que l'exemple, et, j'ajouterai, la justice, fussent complets, je voudrais qu'auprès de la statue du médecin illustre, quelque part, sur les murs de cet asile, une inscription commémorative rappelât le nom de Pussin. Dans son emploi de surveillant à Bicêtre, puis à la Salpêtrière, il a secondé de la manière la plus intelligente et la plus active l'œuvre du grand aliéniste. Pinel lui rend cet hommage à maintes reprises dans ses écrits, et, puisque les personnes qui sont constamment auprès des aliénés, peuvent le plus pour leur bien-être, leur repos, et leur guérison, il m'a semblé à propos de reconnaître ici publiquement la valeur de ces discrets, mais très réels services. Pinel, Messieurs, « n'était pas seulement, selon le mot de Cuvier, un beau génie, c'était encore un excellent homme. » La bonté l'a constamment inspiré, et l'on peut se souvenir de l'un de ces modestes serviteurs

qui, comme lui, ont été bons, en face du monument élevé par vos mains généreuses, à la science et à l'humanité! (*Applaudissements.*)

M. le Dr Legrand du Saulle a pris à son tour la parole. Le comité d'organisation de la souscription à la statue de Pinel lui avait, dès le début, délégué tous ses pouvoirs. M. Legrand du Saulle a pendant près de sept années surveillé tous les détails ; personne mieux que lui n'a connu les difficultés d'exécution d'une pareille entreprise ; nous, ses collègues qui savons tout ce qu'il a fait, nous lui devions de le prier de le venir dire. Il avait été à la peine, il était juste qu'il fût à l'honneur. Avec une discrétion modeste, il a oublié volontairement ses efforts pour ne parler que de ses succès ; c'était une manière de rehausser les mérites de ceux qui nous sont venus en aide ; en laissant les siens dans l'ombre, M. le Dr Legrand du Saulle nous donne le droit de le remercier de son activité qui ne s'est jamais lassée, il doit trouver sa récompense dans le succès d'une œuvre pour laquelle il a tant et si bien travaillé.

En retraçant rapidement l'historique de la Société médico-psychologique, l'orateur a été tout naturellement amené à parler du Président du Comité d'initiative de la statue de Pinel; ce que tout le monde pense du maître, il l'a exprimé en quelques phrases heureuses qu'il est de notre devoir de reproduire :

« Ce clinicien si remarquable, ce professeur libre si « suivi et si écouté pendant plus de vingt ans, a passé « trente-deux ans de sa vie à la Salpêtrière et a été l'un « des continuateurs les plus ardents de Philippe Pinel. « Il a eu le rare bonheur de voir survivre et persévérer « toutes ses œuvres, et, à cette heure solennelle, si M. Bail- « larger est retenu loin de nous par quelques soins à donner « à sa santé, il est présent du moins par la pensée et par

« le cœur. Aussi lui adressons-nous d'ici nos respectueuses « cordialités et nos vœux les meilleurs. »

La Société médico-psychologique toute entière a applaudi aux paroles de respectueuse sympathie qui, dans cette circonstance solennelle, ont été adressées par M. Legrand du Saulle, à notre vénéré maître, M. Baillarger. Il y a eu là un de ces actes spontanés qui ne sont pas seulement une inspiration heureuse, mais un acte de suprême justice, auquel nous nous sommes tous associés du fond du cœur.

Messieurs,

En France, notre instinct chevaleresque et honnête nous conduit à honorer le génie partout où il s'est rencontré. Pour nous, la reconnaissance publique a des droits imprescriptibles. Elle peut se faire très longtemps attendre, mais l'heure de la réparation finit toujours par sonner.

La solennité qui nous réunit aujourd'hui est une preuve bien significative de ce que j'avance, et c'est avec une satisfaction profondément émue que j'ai en ce moment l'honneur de présenter aux mandataires de la ville de Paris et au premier magistrat du département de la Seine ce bronze monumental élevé à la mémoire du Dr Philippe Pinel, médecin en chef de la Salpêtrière, professeur à la Faculté de médecine, membre de l'Académie des sciences et membre d'honneur de l'Académie de médecine, mort à la Salpêtrière, à l'âge de quatre-vingt-un ans, le 26 octobre 1826.

Pinel ne fut pas seulement cet illustre médecin, dont les titres scientifiques vous seront rappelés tout à l'heure par le secrétaire général de notre Compagnie, mais il fut encore un philanthrope perspicace et osé, un patriote sincère, un grand citoyen. Appelé vers la fin de 1792 aux fonctions de médecin de Bicêtre, il fut aussi affligé qu'indigné du spectacle horrible qui chaque jour s'offrait à ses yeux. Les malades, chargés de chaînes, à peine vêtus, croupissaient sur de la paille, au milieu d'immondices,

dans d'étroits et infects cabanons. A leurs manifestations délirantes ou convulsives, à leurs cris ou à leurs supplications, il n'était répondu d'ordinaire que par des sévices! En voyant que les troubles de l'esprit pouvaient conduire à un pareil état d'abjection et appelaient en quelque sorte de semblables cruautés, le nouveau médecin de Bicêtre s'arrêta à la généreuse pensée d'une grande et secourable réforme, puis il conçut bientôt l'admirable projet d'élever le fou à la dignité de malade.

Le hasard le servit bien. Il avait sous ses ordres un surveillant très zélé, actif, plein de cœur, d'un courage éprouvé, et Pussin fut pour lui un précieux collaborateur. Honneur au modeste employé, honneur à Pussin!

Philippe Pinel demanda un jour à la Commune de Paris la permission de briser les fers de ses malades. Une vive opposition se manifesta, et Couthon, président, crut devoir se transporter le lendemain à Bicêtre. — « Es-tu donc fou toi-même, dit-il à Pinel, de vouloir déchaîner toutes ces bêtes féroces? » — « Non, répondit le médecin de Bicêtre, j'ai la conviction que ces malheureux ne sont aussi violents que parce qu'ils sont enchaînés. Lorsqu'ils seront libres, ils se calmeront et peut-être redeviendront-ils raisonnables. » — « Eh bien! fais comme il te plaira, » répliqua Couthon.

Vous savez ce qui advint, et chaque jour, depuis presque un siècle, nos aïeux dans la science, nos maîtres et nous-mêmes, nous n'avons été que les admirateurs, les disciples et les continuateurs de Pinel.

Mais comment, à cette heure, ce monument se trouve-t-il sur cette place? Chaque statue a son histoire, et je tiens à dire comment naquit le projet concernant le héros de cette fête.

Par une maussade matinée de printemps, un médecin et un artiste, réunis pour un portrait dans un atelier de sculpture, s'entretenaient sans animation des choses du

grand art. Le statuaire citait les œuvres qu'il avait exposées au Salon, à différentes reprises, énumérait les médailles qu'il avait obtenues, et arriva tout à coup à cette confidence : « Je voudrais maintenant, dit-il, faire une belle statue pour l'une des places de Paris. » — « Qu'à cela ne tienne, lui répondit le médecin, je vous commande la statue de Philippe Pinel brisant les fers des aliénés. Représentez-moi dans un groupe en bronze ce que M. Tony Robert-Fleury a si bien rendu par la peinture. » L'artiste, étonné, ému peut-être, promit de se recueillir, d'aviser et de présenter promptement des esquisses et quelque chose comme un avant-projet. Il avait compris, à la façon dont le médecin avait formulé sa commande, qu'il ne s'agissait pas d'un plaisant badinage d'atelier. Et, de fait, sa confiance fut loin d'être trahie, puisque nous sommes ici aujourd'hui.

Le médecin dont il s'agit était membre de la Société médico-psychologique. Il avait compté sur ses confrères et il avait bien fait. Nous allons le retrouver dans un instant, mais je dois au préalable présenter la Société médico-psychologique aux membres du corps municipal et à toute l'assistance.

Vers 1852, un petit groupe de travailleurs sérieux s'assemblait à la Faculté de médecine, dans une salle d'emprunt, et là, avec un grand zèle, se mettait à discuter sur les choses de la sience et de la philosophie, sur la psychologie morbide et sur l'amélioration du sort des aliénés. Au bout de quelques mois, la clinique mentale était abordée, puis la médecine légale appliquée à la folie et aux névroses, et enfin l'organisation administrative de nos grands établissements spéciaux. Lallemand, Gerdy, Buchez, Ferrus, Adolphe Garnier, Cerise, Peisse, Alfred Maury, Parchappe, Paul Janet, Trélat, Falret, Félix Voisin, Calmeil, Moreau (de Tours), Ott, Delasiauve, Casimir Pinel (neveu), Sandras, Archambault et beaucoup d'autres,

avaient répondu à l'appel d'un aliéniste éminent qui, non content d'avoir fondé un important recueil scientifique, sous le nom d'*Annales médico-psychologiques*, avait pressenti tous les services que pourrait rendre encore une Société médicale spécialisée, une Société *médico-psychologique*. Ce clinicien si remarquable, ce professeur libre si suivi et si écouté pendant plus de vingt ans, a passé trente-deux ans de sa vie à la Salpêtrière et a été l'un des continuateurs les plus ardents de Philippe Pinel. Il a eu le rare bonheur de voir survivre et prospérer toutes ses œuvres, et, à cette heure solenelle, si M. Baillarger est retenu loin de nous par quelques soins à donner à sa santé, il est présent du moins par la pensée et par le cœur. Aussi, lui adressons-nous depuis ici nos respectueuses cordialités et nos vœux les meilleurs. (*Applaudissements.*)

Sous l'inspiration d'un tel chef, la Société médico-psychologique continua depuis à travailler sans relâche. Elle est devenue l'une des Sociétés savantes les plus accréditées, et nous avons compté ou nous comptons parmi nous des membres du Sénat, de la Chambre des députés, du Conseil municipal de Paris, de l'Institut, du Collège de France, de l'Académie et de la Faculté de médecine, des médecins des hôpitaux de Paris et la plupart des médecins des services d'aliénés du département de la Seine.

Un jour, à la séance du 23 décembre 1877, le médecin que nous avons laissé dans l'atelier d'un statuaire, monta à la tribune et soumit aux membres de la Compagnie l'avant-projet d'une statue à élever à Philippe Pinel. La Société médico-psychologique pensa qu'il était de son devoir de ne point se désintéresser dans cette question de justice tardive et de réparation scientifique. En effet, si la Société existe elle-même et si elle compte plusieurs sœurs cadettes en Europe et en Amérique, n'est-ce point parce que Pinel a imprimé une impulsion vigoureuse à l'étude

de l'homme frappé dans son intelligence et qu'il a presque créé de toutes pièces la science des maladies mentales? Une commission fut nommée et le rapport fut lu en séance le 25 mars 1878. Permettez-moi de vous citer quelques phrases de ce document important: « La France, disait le rapporteur, distraite par tant d'événements divers et peu attentive aux réminiscences attendries d'un passé lointain, a laissé sa dette s'accroître vis-à-vis de Pinel. Un siècle nous séparera tout à l'heure de la grande réforme opérée par le savant philanthrope de Bicêtre, sans que l'éclat du bienfait soit terni. Plus les troubles de la raison se multiplient, plus la science progresse, plus les asiles ouverts aux naufragés de l'intelligence s'améliorent, plus la Société médico-psychologique grandit, et plus nous devons en reporter l'honneur à Pinel, qui a tout fait, tout enseigné, tout inspiré. Nous-mêmes, les petits-fils scientifiques de Pinel, nous ne sommes que des continuateurs marchant avec notre époque et cherchant sans cesse à élargir la voie ouverte tout à coup par le génie de notre aïeul illustre.

« Le novateur de la médecine mentale a donc des droits imprescriptibles à la reconnaissance publique. »

Séance tenante, la Société vota à l'unanimité la proposition de vœu que voici:

« La Société médico-psychologique,

« Considérant que Philippe Pinel est l'une des gloires médicales les plus pures de la France; que c'est sur son initiative perspicace et hardie que sont tombées, en 1793, les chaînes des aliénés, à Bicêtre; qu'il est le véritable fondateur de la science des maladies mentales; qu'il a fondé, par son enseignement éclatant et fécond, à la Salpêtrière, un très grand nombre d'élèves qui ont propagé partout ses idées, ses réformes et ses bienfaits;

« Considérant que Philippe Pinel n'a pas été seulement une illustration dont s'enorgueillissent l'Académie des

sciences, l'Ecole de médecine et les hospices de Bicêtre et de la Salpêtrière, mais encore qu'il a exercé une influence décisive et éminemment secourable sur une classe nombreuse de malades et de déshérités, et qu'à ce titre, il est considéré dans le monde entier comme l'un des bienfaiteurs les plus méritants de l'humanité.

« Emet le vœu qu'une statue soit élevée à Philippe Pinel, à Paris. »

Ce vœu est devenu une réalité, et il constitue en quelque sorte l'acte de naissance de la statue, le premier titre de la nouvelle propriété de la ville de Paris.

Et maintenant, Messieurs, que vous connaissez les origines du monument et les qualités des donateurs, permettez-moi de m'adresser aux représentants du corps municipal de Paris et de l'administration départementale de la Seine, et souffrez que je leur tienne ce langage : « Au nom du comité d'initiative de la statue, je vous remets gracieusement ce groupe monumental et je vous invite à en prendre possession. » (*Applaudissements.*)

Je ne saurais descendre de cette tribune sans adresser les plus vifs remerciements aux pouvoirs publics et aux hommes qui sont venus si libéralement en aide au comité, dont les soucis et les embarras ont été parfois bien lourds.

Je remercie le gouvernement de la République française, dans la personne de M. le Ministre de l'intruction publique et des beaux-arts. Non seulement l'Etat a subventionné le groupe en bronze, mais encore les deux statues en pierre, la *Bienfaisance* et la *Science*, qui décorent le piédestal.

Je remercie le Conseil municipal de la ville de Paris, qui a souscrit avec tant d'empressement à la statue et au piédestal, et qui a bien voulu voter des fonds pour l'aménagement de la place de la Salpêtrière et même pour la décoration de cette solennité.

Je remercie le Conseil général de la Seine de la sérieuse

allocation qu'il nous a accordée. Les médecins des services d'aliénés du département sont très touchés des sacrifices si considérables que le Conseil général, si soucieux des graves intérêts qui lui sont confiés, s'impose chaque année en faveur de nos chers malades. Il est animé des sentiments les plus philanthropiques et les plus secourables. Aucune infortune ne le laisse insensible et froid. Honneur à lui !

Je remercie l'Administration générale de l'Assistance publique, qui, en souscrivant à la statue de Pinel, a voulu montrer une fois de plus dans quelle estime elle tient les médecins placés à la tête de ses nombreux services.

Je remercie le secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine, qui a bien voulu provoquer et recueillir plus de quarante souscriptions.

Je remercie la *Gazette des hôpitaux*, dont le concours spontané nous a été si utile.

Je remercie avec une profonde émotion le statuaire, M. Ludovic Durand, dont l'œuvre magnifique est sous vos yeux, et qui s'est montré non seulement un grand artiste, mais un homme désintéressé. Il y a des services qui engagent et honorent un gouvernement; il y a aussi une distinction qui est capable de récompenser de tels services. Nous allons attendre avec une grande et légitime impatience l'heure de la justice. Si elle ne sonne pas aujourd'hui, elle sonnera certainement demain.

Je remercie tous les souscripteurs, et je remercie enfin mes chers et honorés confrères de la Société médico-psychologique qui m'ont imposé le grand honneur de prendre la parole devant vous. *Nihil est quod malim quam me gratum esse videri.*

Et maintenant, Messieurs les représentants de la ville de Paris, daignez veiller sur le monument élevé à la gloire de Philippe Pinel. Nous l'avons lentement et péniblement édifié, nous l'avons chaque jour aimé davantage,

et l'illustre vieillard est devenu de la sorte notre propre enfant. C'est tout ce que nous possédons et nous vous le donnons de grand cœur. (*Applaudissements.*)

M. le Dr Ritti, secrétaire général de la Société médico-psychologique, avait été chargé par elle de prononcer l'éloge de Pinel. Il s'est tiré avec un rare bonheur de cette tâche rendue difficile par le peu de développements qu'il était permis de lui donner. Sous sa forme concise, l'éloge de Pinel est l'une des pages remarquables écrites par la plume si fine de M. Ritti; on l'a écouté avec une religieuse attention, on le lira avec le plaisir le plus vif. Esquissant à grands traits cette vie si belle, si utile, M. Ritti a su mettre en relief les côtés saillants du caractère de Pinel, donner des détails anecdotiques, et maintenir sous le charme de sa parole ses auditeurs qui lui eussent certainement donné volontiers plus de temps qu'il n'a cru devoir leur en demander. Leurs applaudissements ont assez dit à M. Ritti qu'il avait été non seulement le fidèle, mais le très éloquent interprète de la Société médico-psychologique.

Messieurs,

Par une heureuse inspiration, on a complété ce monument élevé à la gloire d'un médecin par deux figures allégoriques : la Science et la Bienfaisance. Que de choses grandes et généreuses a produites l'union de ces deux forces sociales! Certes, par la seule puissance de son esprit, le savant de génie arrive aux plus merveilleuses découvertes, et crée ces théories sublimes qui conduisent l'intelligence sur ces hauteurs sereines où elle se plaît à s'élever; mais pour rendre à l'Humanité un de ces services qui excitent la vénération des contemporains et la reconnaissance de la postérité, il faut, s'inspirant d'un sentiment élevé, féconder son savoir par un ardent amour de ses semblables; il faut être, selon l'heureuse expression de

Voltaire, un « enthousiaste du bien moral ». Philippe Pinel en est un exemple éclatant.

Cet homme de bien naquit le 20 avril 1745, dans un petit village du Languedoc, à Saint-Paul, près de Castres. On le destinait à l'Église; mais son ardeur pour l'étude des mathématiques et des sciences naturelles n'indiquant pas une vocation bien arrêtée, son père, modeste médecin de campagne, l'autorisa à faire ses études médicales à Toulouse. Dès qu'il fut reçu docteur, il se rendit à Montpellier, où il vécut pendant près de quatre ans, donnant des leçons pour vivre et consacrant ses loisirs à se perfectionner dans la pratique de son art sous la savante direction de Barthez. C'est là qu'il se lia de l'amitié la plus tendre avec l'un des créateurs de la chimie industrielle, avec l'illustre Chaptal.

Paris l'attirait, et l'occasion s'en présentant, il s'y rendit léger d'argent, mais riche de savoir et d'espérance.

Ce savoir était des plus étendus : mathématiques, sciences physiques et naturelles, médecine, il avait tout appris, tout approfondi; il cultivait même avec amour les lettres et la philosophie, et avait pour la lecture des poètes cette prédilection marquée qu'ont toutes les natures délicates et élevées.

Ses débuts à Paris, où il arriva en décembre 1778, furent difficiles; une timidité insurmontable, qui était le fond de son caractère, n'était pas le moindre obstacle à son succès. Heureusement le hasard, qui fait quelquefois bien les choses, l'amena à se lier d'amitié avec le botaniste Desfontaines; grâce à lui, il entra en relations avec plusieurs savants distingués, qui apprécièrent vivement l'étendue de ses connaissances et la justesse de son esprit. C'est alors qu'il eut la satisfaction d'être admis dans la Société d'Auteuil.

De tous ces brillants salons du dix-huitième siècle, où s'étaient élaborées et développées les idées modernes, celui de M^me^ Helvétius était en quelque sorte un des derniers

survivants; il n'en était pas le moins sérieux. On y conservait et continuait l'esprit et l'œuvre des encyclopédistes : c'était, selon les paroles d'un historien (1), « une académie « intime, et un institut d'entre-soi, dans lequel, par pur « zèle, par pur amour pour la science, on venait poursuivre « des études pour lesquelles on avait besoin du commerce « familier de la pensée. » Condorcet, Garat, Volney, Destutt de Tracy, Fauriel, Richerand, et la plupart des savants et des philosophes de l'époque s'y rencontraient; mais l'âme de ces réunions était Cabanis. L'affectueux et bienveillant Cabanis, que le poète Andrieux, dans un vers, a pu tout naturellement comparer à Fénelon, introduisit Pinel dans ce cénacle. Ces deux cœurs généreux étaient faits pour s'entendre : de ce commerce amical, si noble et si désintéressé, allait sortir une des plus belles réformes que notre époque ait produites.

La Révolution venait d'éclater, soufflant partout cet esprit de rénovation qui devait transformer notre société. Ce sera son éternel honneur d'avoir porté hardiment cet esprit dans les questions d'assistance publique et de s'être faite ainsi la sauvegarde des intérêts des misérables, des malades et des infirmes. L'histoire n'oubliera pas les noms des trois hommes qui, s'inspirant du célèbre rapport de Tenon, imprimèrent à ce service une direction nouvelle plus conforme aux progrès de la science et aux sentiments d'humanité. Cabanis, Cousin et Thouret, que le mouvement des affaires avait portés à la tête des hôpitaux, firent appel au dévouement de leurs amis pour les aider dans la difficile tâche qu'ils avaient entreprise. Sur les instances de Cabanis, Pinel accepta d'être nommé médecin de Bicêtre: le savant modeste et bienfaisant, qui jusqu'alors s'était tenu à l'écart, trouvait enfin une tâche digne de lui.

---

(1) Damiron, *Essai sur l'histoire de la philosophie en France au dix-neuvième siècle*, 3e édition, t. I, p. 43.

C'était dans les derniers mois de 1792. Bicêtre, à la fois hospice, hôpital, maison de force et de correction, présentait à cette époque le plus triste aspect. La partie réservée aux aliénés comprenait une série de loges, toutes de pierre, étroites, froides, humides, privées d'air et de lumière et ne contenant qu'un lit de paille que l'on renouvelait rarement. Ceux que l'on enfermait dans ces réduits infects, étaient à la merci de leurs infirmiers, et ces infirmiers étaient des malfaiteurs que l'on tirait de la prison. Ces malheureux fous, chargés de chaînes et garrottés comme des forçats, se trouvaient livrés sans défense à la brutalité de leurs gardiens. Les cruels traitements qu'ils subissaient, leur agitation trop souvent poussée jusqu'à la fureur, leur arrachaient jour et nuit des cris et des hurlements que rendait encore plus effrayant le bruit de leurs fers.

A ce spectacle lamentable, Pinel fut pris d'une immense pitié. Par une intuition de génie — les grandes pensées viennent du cœur — il comprit que le seul moyen d'améliorer le sort de ces pauvres aliénés, de calmer la constante violence à laquelle ils étaient en proie, c'était l'emploi de la douceur, de la bonté et de la justice; c'était avant tout la suppression de ces moyens de contrainte dignes de la barbarie.

Mais, en certains cas, vouloir faire le bien ne suffit pas, il faut y être autorisé. Pinel ne s'arrête pas pour si peu. Surmontant sa timidité naturelle, il se présente à la Commune de Paris, et, devant cette assemblée, il plaide la cause des malheureux confiés à ses soins, il fait appel à tous les sentiments dont son cœur déborde pour convaincre ses auditeurs et à la manière dont on l'écoute, il croit avoir cause gagnée, lorsqu'une voix l'interrompt :

— « Citoyen, dit-elle, j'irai demain à Bicêtre te faire une « visite; mais malheur à toi si tu nous trompes, et si parmi « tes insensés tu recèles des ennemis du peuple !... »

Celui qui parlait ainsi, était Couthon.

Le lendemain, le terrible conventionnel se rend à Bicêtre; plein de défiance, il veut tout voir, interroger lui-même les aliénés les uns après les autres : partout il ne recueille que les injures les plus grossières; partout il n'entend que cris et vociférations. Impatienté de la monotonie d'un tel spectacle, il se retourne vers Pinel :

— « Ah ça! citoyen, lui dit-il, es-tu fou toi-même, de « vouloir déchaîner de pareils animaux?

— « Citoyen, lui répond celui-ci, j'ai la conviction que « ces aliénés ne sont si intraitables que parce qu'on les « prive d'air et de liberté, et j'ose espérer beaucoup de « moyens tout différents.

— « Eh bien! fais-en ce que tu voudras, je te les aban- « donne; mais j'ai grand'peur que tu ne sois victime de ta « présomption (1). »

Se croyant suffisamment autorisé par ces paroles de Couthon, Pinel, sans perdre un instant, se met, le jour même, à l'œuvre. Il entre seul dans les loges, aborde avec calme les aliénés, quelle que soit leur fureur, leur prodiguant des paroles de consolation et d'espérance; puis, les délivrant des pesantes chaînes qui les retiennent, il leur donne la liberté de se promener et le moyen de respirer un air plus pur que celui de leurs cachots. Quarante malheureux qui gémissaient sous le poids des fers depuis de nombreuses années, furent ainsi rendus à la lumière du jour. L'un d'eux, qui était resté dix-huit ans enfermé dans une cellule obscure, fut pris d'une sorte de ravissement, lorsqu'il put contempler les premiers rayons du soleil :

---

(1) Cette scène a été diversement racontée; nous en empruntons le récit à un mémoire rédigé par Scipion Pinel d'après les papiers de Philippe Pinel, son père (*Bicêtre en 1792; de l'abolition des chaînes*, in *Mémoires de l'Académie de médecine*, t. V, Paris, 1836, p. 31).

« Ah! qu'il y a longtemps, s'écria-t-il, que je n'ai vu une « si belle chose (1)! »

Les heureux résultats de cet acte philanthropique ne se firent pas attendre : l'état d'effervescence, entretenu par l'emploi de procédés barbares, se dissipa progressivement; au tumulte et au désordre succédèrent bientôt le calme et l'harmonie. « L'usage gothique des chaînes de fer » avait fait son temps; une ère nouvelle venait de s'ouvrir pour les aliénés, celle de la bonté, de la douceur et de la bienveillance. Ceux qu'on avait traités jusque-là comme des parias de la société, qu'on avait craints comme des bêtes fauves, se trouvaient enfin réhabilités et définitivement élevés à la dignité de malades.

Tout l'honneur de cette grande réforme revient à Pinel; mais, à l'exemple de ce bienfaiteur de l'humanité, aussi juste que bon, nous devons rappeler la part qu'y a prise son modeste et dévoué collaborateur, le surveillant Pussin. Cet homme peu cultivé, mais d'un cœur tendre et compatissant, fut l'auxiliaire le plus précieux et le plus fidèle du Maître : jamais il ne faillit à son devoir, jamais son zèle ne se ralentit, quelque difficile, quelque pénible même que fût la tâche à remplir.

Après deux ans de séjour, ou plutôt de complète abnégation de soi-même, Pinel quitta Bicêtre; non pour se reposer, mais pour porter à l'hospice de la Salpêtrière l'heureuse révolution qu'il venait d'opérer. Là il trouva les mêmes abus, les mêmes atrocités; il eut à vaincre bien des difficultés et, le dirai-je? à combattre certaines résistances. Sa calme obstination sut venir à bout de tout : résistances et difficultés furent surmontées, et les chaînes des folles de la Salpêtrière tombèrent comme étaient tombées celles des fous de Bicêtre.

---

(1) Ph. Pinel, *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale*, 2e édition. Paris, 1809, p. 202.

Pour rendre la réforme plus complète et plus efficace, un progrès important restait à faire.

Lorsque dans Paris, un individu était pris d'un accès de folie, on le dirigeait d'abord sur l'Hôtel-Dieu. Quelle que fût la forme de son délire, il y était soumis à des saignées répétées, y prenait force bains et douches; parfois, on lui administrait quelques grains d'ellébore ou quelque antispasmodique. On conçoit aisément les résultats déplorables d'un traitement aussi uniforme que peu rationnel. Après un ou deux mois d'un tel régime, que de malades tombaient dans le plus complet état de stupeur, présentant tous les symptômes de l'anéantissement des fonctions physiques et morales! En s'élevant contre une médication aussi peu scientifique, Pinel critiqua surtout la phlébotomie obligatoire dans la folie; et, indiquant le remède à côté du mal, il réclama la suppression du traitement préalable de l'Hôtel-Dieu et demanda le transport immédiat des malades dans les hospices d'aliénés, pour y recevoir des soins plus humains et plus conformes à la nature de leur affection. Il n'eut ni paix, ni trêve jusqu'au jour où les pouvoirs publics, lui donnant gain de cause, adoptèrent une organisation nouvelle.

De telles améliorations, en profitant aux malades, servaient aussi la science. L'observation de la folie, rendue plus facile, permettait de mieux la connaître, d'étudier de plus près ses formes si variées. Pinel acquit ainsi cette « expérience éclairée », ce grand sens clinique, qui caractérisent son *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale*. Ce livre fait époque dans la science. On ne le relit pas aujourd'hui sans une certaine émotion : savoir profond et étendu, descriptions exactes et précises, style austère et grave, tout y est réuni pour satisfaire l'esprit; mais le cœur est profondément saisi, lorsqu'on arrive aux chapitres où l'auteur, traçant les règles à suivre dans le traitement moral de la folie, raconte avec une éloquente

simplicité les réformes qu'il a accomplies et indique celles qu'il espère du progrès des connaissances. Ces pages, tout empreintes du sentiment humanitaire de la philosophie du dix-huitième siècle, sont comme la déclaration des droits de l'aliéné à la sympathie universelle et des devoirs du médecin envers ce blessé de l'intelligence.

A côté du philanthrope et de l'aliéniste, il y avait en Pinel le savant au vaste esprit de généralisation. Portant la méthode analytique et le procédé de la nomenclature dans l'étude de la médecine, il s'est appliqué à grouper, dans sa *Nosographie philosophique*, les maladies, à la manière des naturalistes, par classes, ordres, genres et espèces. Cet ouvrage, que les progrès de la science ont jeté dans l'oubli, eut, à l'époque, un immense retentissement; il devint bientôt classique et son auteur prit rang parmi les médecins les plus renommés de l'Europe. Par le nombre et la valeur de ses disciples, il se trouva placé à la tête d'une école médicale que l'on appela l'école de Pinel, par opposition à l'école de la Charité, dont le chef était l'illustre Corvisart. Pinel recevait ainsi la récompense la plus chère que puisse désirer le penseur.

Cet homme si digne de son siècle, et par le cœur et par l'esprit, vit venir à lui les honneurs sans qu'il les eût recherchés. Nommé successivement professeur de la Faculté de médecine, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, il ne voulut jamais quitter son poste de médecin des aliénées de la Salpêtrière. Pendant plus de trente ans, il demeura dans cet hospice, sans cesse occupé d'améliorer le sort de ses malades; il y mourut, le 25 octobre 1826, âgé de plus de quatre-vingt-un ans, entouré de la vénération universelle et de l'affection de tous les malheureux qu'il avait secourus.

La mémoire de Pinel est restée vivante et pure, comme celle de l'homme de bien. S'il mérite la reconnaissance de tous pour la réforme sociale à laquelle son nom

restera attaché, il a tout particulièrement droit à la gratitude des médecins. N'est-ce pas lui qui nous a ouvert la voie? N'est-il pas notre premier maître en aliénation mentale? Semblable au Virgile du Dante, il nous a servi de guide dans ces ténébreux séjours de la douleur et des larmes; il a excité notre compassion en nous faisant assister aux souffrances et aux angoisses des malheureux fous, enchaînés comme des malfaiteurs; mais, plus heureux que le poète, il lui a été donné de soulager ces grandes infortunes, il a délivré les aliénés de leurs fers et porté le calme et l'espérance dans ces cœurs endoloris où ne régnaient que le désespoir et la crainte; il a fait plus encore; il a prouvé que la folie, cette maladie réputée incurable, pouvait être vaincue par un traitement rationnel et humain; aussi, cette tâche bienfaisante terminée, Pinel put effacer du fronton de ces sombres demeures la sinistre inscription : « O vous qui entrez, laissez toute espérance! » Cette œuvre est grande et belle! L'homme illustre qui l'a accomplie, a bien mérité de la Science et de l'Humanité!

M. Pichon, membre du Conseil municipal pour le quartier de la Salpêtrière, est monté à la tribune, et dans une allocution chaude, puissante, dont chaque phrase portait, dans une succession de pensées, de souvenirs d'une élévation supérieure, il a fait à Pinel, citoyen, philanthrope, savant, sa grande et large place dans le mouvement scientifique contemporain de la Révolution française.

Messieurs,

Ce n'est pas à ceux qui ont eu l'idée d'élever cette statue que l'on fera le reproche d'avoir exagéré l'hommage dû par la postérité aux hommes qui l'ont bien servie. L'éclat et la spontanéité de cette manifestation, que nous remercions la Société médico-psychologique d'avoir fait coïncider avec notre fête nationale, témoignent que le souvenir et la

reconnaissance des bienfaits de Pinel ne s'effaceront pas.

S'il est vrai que les grands hommes doivent être classés d'après la justice qu'ils ont fait entrer dans le monde, une place d'honneur ne revient-elle pas parmi eux au savant, au philosophe qui a fait plus que de prêcher l'horreur de la violence, qui lui a substitué, dans la pratique, le respect du droit du faible, la tolérance et l'humanité ?

L'inauguration de la statue de Pinel est comme la fête de la bienfaisance. D'autres ont loué la science du médecin: il est au rang des plus illustres. Mais sa gloire est, par-dessus tout, d'avoir appliqué, dans sa profession, des idées qui font de la philosophie du dix-huitième siècle l'initiatrice du droit moderne et la souveraine émancipatrice.

N'est-ce pas un ami de Pinel, le grand Condorcet, qui donnait pour règle à cette philosophie le sentiment de l'humanité, « c'est-à-dire celui d'une compassion tendre, active, pour tous les maux qui affligent l'espèce humaine, d'une haine pour tout ce qui, dans les institutions publiques, dans les actes du gouvernement, dans les actions privées, ajoute des douleurs nouvelles aux douleurs inévitables de la nature? » N'est-ce pas l'auteur de l'admirable *Tableau des progrès de l'esprit humain* qui dénonçait l'insouciance barbare qui immolait dans les hôpitaux tant de victimes humaines?

Diderot avait déjà dit dans l'*Encyclopédie* : « Le noble et sublime enthousiasme de l'humanité se tourmente des peines des autres et du besoin de les soulager ; il voudrait parcourir l'univers pour abolir l'esclavage, la superstition, le vice et le malheur... il se plaît à s'épancher par la bienfaisance sur les êtres que la nature a placés près de nous. J'ai vu cette vertu, source de tant d'autres, dans beaucoup de têtes et dans fort peu de cœurs. » Cette passion, qui ne s'enflamme pas dans une âme vulgaire, Pinel l'avait à la fois dans la tête et dans le cœur !

La Convention nationale, qui poursuivait au milieu des

plus affreux déchirements, des difficultés les plus écrasantes, de la guerre étrangère et de la guerre civile, son œuvre de régénération sociale, et qui s'entourait, pour la mener à bien, de tous les grands esprits, ne pouvait manquer de faire appel aux lumières et au dévouement de l'émule des Hallé, des Corvisart et des Cabanis.

Ce fut elle qui le nomma successivement médecin de Bicêtre et de la Salpêtrière. Il put accomplir ainsi, dans le traitement des malades atteints d'aliénation mentale, la révolution qui est l'éternel honneur de sa vie et qui a supprimé d'une façon définitive les pratiques de barbarie alors en usage dans les hôpitaux.

Ce fut encore la Convention nationale qui l'appela à l'une des premières chaires de la Faculté de médecine réorganisée et qui lui permit de donner à son enseignement toute sa portée, tout son rayonnement et toute son autorité.

Il fallait que cela fût dit devant cette statue, autant pour glorifier Pinel que pour rendre justice à l'Assemblée qui l'a choisi l'un des premiers pour contribuer à la reconstitution morale de la Patrie.

C'est surtout lorsqu'on songe au nombre prodigieux de grands hommes qui ont, par leurs travaux, leurs méditations et leurs luttes, préparé pendant l'épopée révolutionnaire les destinées glorieuses du monde nouveau que l'on est tenté de redire le mot de Michelet :

« Le vertige me vient à regarder la scène de tant d'êtres, hier morts, aujourd'hui si vivants créateurs ! » (*Applaudissements*.)

Après ce discours, la séance fut levée.

L'administration de l'Assistance publique avait gracieusement mis à la disposition de la Société médico-psychologique une vaste salle dans les bâtiments de l'hospice de la Salpêtrière, et M. Le Bas, avec une courtoisie dont nous ne

saurions assez le remercier, s'était chargé de pourvoir à sa décoration. Là, nous avons pu recevoir ceux qui, par leur présence, avaient tant contribué à donner à cette fête le caractère que nous lui avions souhaité. La journée restera dans les annales de la Société médico-psychologique, parmi les plus heureuses, les plus brillantes. Nous avons vu se joindre à nous les représentants de la ville de Paris, les premiers parmi les membres élus de son Conseil municipal, de son Conseil général, les corps savants, et parmi ces hommes distingués, venus avec un empressement dont nous avons le droit d'être fiers, M. le sénateur Roussel avait voulu nous témoigner tout l'intérêt qu'il porte aux graves problèmes qui, d'ordinaire, s'agitent dans nos séances. M. le premier Président de la Cour de cassation, M. Barbier, président du Conseil de surveillance des asiles de la Seine, s'était souvenu de sa collaboration avec nous au Congrès de médecine mentale de 1878; il a pu voir que nous n'avions pas oublié, non plus, son intervention si utile dans nos discussions sur les asiles pour les aliénés dits criminels, et que le temps, non seulement n'avait rien effacé, mais plutôt qu'il avait accru encore, s'il était possible, les sentiments de notre profond respect.

La Société de médecine mentale de Belgique s'était fait représenter par l'un de ses membres les plus distingués, M. le Dr Semal, médecin en chef, directeur de l'asile de Mons; choix heureux, car M. le Dr Semal nous tient de près, par le succès d'abord, nous aimons à nous souvenir qu'il est le premier lauréat de notre prix Aubanel, et par les liens de famille avec l'un des nôtres.

L'honorable docteur Hack Tuke, ancien président de la Société médico-psychologique d'Angleterre, empêché de se rendre auprès de nous, a voulu nous adresser son sympathique souvenir; sa lettre mérite d'être reproduite ici en entier. M. le Dr Hack Tuke est le petit-fils de l'homme de bien qui, en fondant et organisant la « Retraite d'York »,

appliquait aux aliénés, presque au même moment que Pinel, les principes de bienfaisance, de charité, qui devaient modifier si profondément les conditions de leur misérable existence.

« J'ai reçu, nous dit-il, de la Société médico-psychologique de Paris, l'invitation d'assister le 13 juillet, à l'inauguration de la statue de Pinel; je m'empresse d'adresser aux membres de la Société mes remerciements les plus sincères pour l'honneur qu'ils me font. Je regrette de ne pouvoir répondre, comme je l'eusse désiré, à cette invitation. J'aurais eu le plus grand plaisir à prendre part à cette solennelle inauguration, et à témoigner par ma présence, des sentiments d'admiration que j'éprouve pour cet illustre médecin, plus que médecin, en vérité, pour cet ami des faibles, des aliénés. Plus j'étudie la vie et l'œuvre de Pinel, plus j'apprends à l'apprécier, à vénérer sa mémoire. Peut-être pourra-t-on trouver dans votre pays un homme plus grand que lui dans le monde médical, en se plaçant à un point de vue exclusivement médical : mais je suis sûr que vous penserez avec moi, qu'il n'y a pas eu en France de médecin plus réellement grand, si on le juge d'après l'élévation de ses sentiments, de son dévouement à ses semblables infortunés! « *Homo homini deus, si officium sciat.* » Et, en vérité, l'œuvre de Pinel prouve qu'il a été pour les aliénés un envoyé de Dieu. Il reste, pour la France, la grande figure à laquelle les médecins aliénistes rendent un juste hommage, et il est dans d'autres pays beaucoup de médecins qui veulent se joindre à eux.

« Vous aviez raison en pensant que je devais prêter un intérêt tout spécial à cette transformation humanitaire opérée par Pinel, par cette raison que l'un de mes ancêtres qui, en 1792, fondait la Retraite d'York, était son contemporain, et s'efforçait comme lui d'instituer un système de traitement plus intelligent et plus humain pour les aliénés.

« Des médecins étrangers, depuis Delarive en 1798 jusqu'à Ferrus et Parchappe, ont rendu largement justice à la part si importante prise par la « Retraite d'York » à la réforme des abus auxquels se livraient alors les gardiens des aliénés. Il n'a jamais été nécessaire (et je ne crois pas, vraiment, que personne en ait jamais eu le désir) d'opposer les réclamations de l'Angleterre à celles de la France. Il y a dans ce monde, assurément, assez de maux, assez de souffrances, pour le peu de Réformateurs qui surgissent de temps à autre; il n'est pas besoin de les mettre entre eux dans un état de rivalité hostile. Espérons plutôt qu'il en surgira davantage si l'occasion venait à réclamer leur présence.

« Permettez-moi pour conclure, d'exprimer le vœu que votre réunion à la Salpêtrière ait un plein succès, digne de la circonstance. Ne pouvant être en personne au milieu de vous, je serai certainement avec vous par le cœur, avec vous, mes chers collègues, parmi lesquels je compte tant d'amis.

« Lyndon-Lodge. — Hanwell, 10 juillet. »

Le vœu de l'honorable Dr Hack Tuke a été dépassé même. Ceux qui, comme lui, ont été empêchés de se joindre à nous, nous ont envoyé leur cordial, leur sympathique souvenir. L'inauguration de la statue de Pinel a été comme la fête d'un aïeul dans une famille nombreuse dont les hasards de la vie ont dispersé quelques membres. Nos chers absents ont adressé leur lettre émue ; qu'ils le sachent bien, elle a été lue, elle est conservée, elle reste le témoignage de l'union solide, durable, entre tous les membres de la Société médico-psychologique, non pas seulement sur le terrain scientifique, mais aussi dans les relations confraternelles.

A. M.

Paris. — Imprimerie G. Rougier et C.ie, rue Cassette, 1.